

17 bis - La fraternité dans la classe, une éducation à la paix

« Les êtres humains sont en perpétuel mouvement... : ils se rencontrent, se fécondent, s'entrechoquent, se sclérosent, s'achèvent et quelquefois renaissent de cendres que l'on croyait éteintes à jamais... Dans un contexte éducatif, le rôle de l'enseignant n'est-il pas de permettre aux particularités différentielles d'exister, de pratiquer l'altérité sans craindre d'y perdre son identité, d'aider à explorer et à vivre les processus relationnels¹ » nécessaires à l'élaboration de la connaissance et à l'augmentation du pouvoir d'agir ?

Le numéro 56 du *Nouvel Éducateur* de février 1994 a consacré un dossier entier au thème de l'Éducation à la paix. Paul Le Bohec y a écrit un texte très sensible (*Apprendre à vivre ensemble*) s'agissant de l'entrée en relation avec l'Autre.

¹ Extraits de : *Pour une éducation à la paix*, Le Nouvel Éducateur n°56, février 1994.

Apprendre à vivre ensemble

Dans la vie, il y a moi... et il y a l'autre.

L'Autre, voici ce qui est important. Le philosophe Michel Serres disait récemment : « *Le seul antidote à la violence humaine, c'est l'éducation.* » Elle permet de commercer avec l'autre, de l'entendre, de l'accepter, de s'en trouver heureusement modifié... Bref, il faut pratiquer une pédagogie de l'Autre. Qui est « *alter ego et un ego alter ; un autre soi-même et un soi-même autre* ». (Edgar Morin)

Un climat exceptionnel s'était installé. Et chaque matin, nous attendions avec intérêt les nouvelles productions personnelles : les dialogues de Jacques L (l'enfant unique), les textes de Petit Géant de Jean-Lou (Jehan le Petit), les délices des malices de Patrice (le bien-aimé), les jeux de mots humoristiques de Christian (le sécurisé), les textes de nature de Robin (l'aîné), les catastrophes planétaires de Jacques B. (à la famille catastrophique), les jolies aventures du petit âne de Michel (lui ?), les mésaventures de clown de Gaël (son père ?), les textes de peur et de suspense de Rémi (le petit Hitchcock trouillard), les roulements joyeux des tambours de guerre qui n'en finissaient pas de résonner dans les textes de Pierrick, après sa délivrance.

Chacun livrait tranquillement aux autres quelque-chose de lui-même. Et chacun était reçu, reconnu, accepté tel qu'il était ou, plutôt, tel qu'il devenait dans ce monde de richesses.

C'était étonnant de constater par ailleurs que ces petits Bretons maritimes, excités par de fréquentes tempêtes, ne posaient pas de problème de discipline. Ils avaient tellement d'occasions de s'exprimer en profondeur qu'ils n'avaient pas besoin d'utiliser, à défaut, le chahut, la récrimination, la violence. Ils disposaient en effet, quasiment chaque jour, de demi-heures d'expression-création en écrit, en parlé, en chant, en corporel, en maths, en dessin. Et quelques sorties dans un environnement naturel (et le foot des récréés) contribuaient à l'organisation harmonieuse des rapports.

Maintenant, ce que la durée nous avait offert à trente et un, ne pourrait-elle plus l'offrir à vingt et un ? Je sais que certains parents poussent les hauts cris devant les perspectives d'une classe à deux cours. Moi, je m'en suis toujours réjoui. Autrement, c'est quoi ? C'est l'usine : on a les éléments, des matériaux à usiner, on n'a pas affaire à des êtres. Qu'au moins on puisse suivre les mêmes enfants deux années, sinon trois. Mais pas plus, sinon la personnalité du maître serait trop prégnante. Mais, avec la nouvelle organisation en cycles, de nouvelles possibilités se trouvent peut-être offertes.

Revenons à cette part que doit prendre l'école au niveau de l'éducation à la paix. Il faut qu'on en ait une conscience claire. Pourquoi ne pas organiser ce lieu privilégié qu'est la classe pour bien enraciner les choses ?

Où, mieux qu'en cet endroit, peut-on se construire une vraie expérience de l'Autre ?

Pas d'un autre que l'on rêve, mais de cet autre là, tout près de soi : un autre que l'on n'a pas choisi et avec lequel on se trouve en constant compagnonnage.

Attention, il ne s'agit pas de renoncer à soi-même, par oubli de soi, dévouement, générosité !... Non, *on ne devient altruiste qu'en allant jusqu'au bout de son égoïsme*. Si on s'arrête avant, on ne passe pas la frontière. Cela peut paraître paradoxal, mais c'est par souci de bénéfices personnels qu'on pourrait s'intéresser à l'autre. Cependant, on ne le sait jamais par avance.

On ne peut prévoir qu'en se souciant de l'Autre, c'est surtout nous qui en retirons des bénéfices.

On a besoin de se créer un moi aggloméré, un moi centré, un moi vivant, certes traversé de courants, mais conservant cependant une structure pérenne. On a besoin de se débarrasser de mille scories, mais aussi de découvrir des horizons nécessaires. Si on est ce qu'on est, si on écrit ce que l'on écrit, si on pense ce que l'on pense, ce peut être pour des raisons de génétique, d'histoire familiale, d'époque, de circonstance... Mais cette grille de lecture qu'on pose sur le monde n'est pas obligatoirement définitive. Avec le temps, on peut l'améliorer.

Mais il faut du temps !

Sinon on reste au premier stade de la relation qui est : la méfiance de l'autre.

« Ah ! C'est comme ça que cet autre réagit, c'est comme cela qu'il voit la vie ? Comme il est étrange ! Il n'est pas comme moi, il n'est pas normal. Car si c'est lui le normal qu'est-ce que je suis, moi ? L'idée qu'il

pourrait avoir raison m'est insupportable. Il faut absolument éliminer cette idée que c'est lui qui vivrait juste. Il faut l'enfouir au plus profond de moi-même. »

Cependant, avec le temps, on peut constater qu'il n'a pas été trop dangereux. Et, à la rigueur, on peut l'accepter un peu plus. On pourrait même lui reconnaître le droit d'être ce qu'il est. À condition qu'il sache rester à sa place.

Mais le temps se poursuit :

On peut aller jusqu'à se réjouir de l'existence de l'Autre :

« Quelle chance de l'avoir rencontré ! Oh là là ! Tout ce qu'il m'apporte ! Sans lui, je n'aurais jamais découvert tout ce qui me convient maintenant si bien. Ah ! C'est comme cela qu'il crée sa mathématique, qu'il expérimente en dessin, qu'il chante sa vie quotidienne, qu'il raconte son monde intérieur, qu'il communique ses découvertes, qu'il assure ses maîtrises... Il voit, moi, j'entends. Il lui faut du silence : il me faut des événements. Il lui faut des nuances, il me faut des organisations... »

Et on apprend à mieux recevoir, à percevoir plus large. On apprend à mieux jouer du regard, de l'écoute, de la nuance, de la structure, de l'ensemble, du détail, du silence, du groupe... Et l'autre, évidemment, est multiple. Ce sont des autres, divers, riches, en marche. Et on s'hybride, on se croise, on progresse, on s'agrandit ensemble de tous nos regards sur la vie.

Avec le temps.

Paul Le Bohec

(Texte paru dans le Nouvel éducateur n°56, dossier « Pour une éducation à la paix », février 1994, p.2-3.)

Pour conclure

Une classe c'est une fraternité qui se met en place grâce au guide qu'est le maître. Mais pas n'importe lequel ! Nous parlons d'un maître qui a conscience que sa personne joue un rôle de première ligne dans la relation qu'il construit avec les enfants de sa classe. Il est à l'égal des autres êtres humains, un être de désir et de pulsions qui se retrouve face à des enfants qui sont eux-mêmes des êtres complexes. C'est de cette part invisible de lui-même dont l'enseignant doit s'emparer pour accueillir et entrer en relation de la façon la plus juste avec la réalité complexe qu'est la classe pour en faire un groupe, une fraternité. Certains le font naturellement. Ce n'est hélas pas le cas de la majorité pour qui la fraternité reste une utopie... Alors qu'il suffirait peut-être d'un simple changement de regard pour qu'elle advienne. Et s'il s'agissait pour le maître d'**augmenter chaque jour sa propre liberté** en s'affranchissant des liens qui l'entravent pour s'approprier peu à peu de ceux qui le libèrent ?

Francine Tétu et Monique Quertier, août 2016

« Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots. » *Martin Luther King*

La bonté et l'amour ne se commandent pas, ils se réalisent ; ils imprègnent la vie.

Je ne prépare pas une pédagogie de l'amour, mais une pédagogie de l'harmonie individuelle et sociale par la vertu souveraine du travail.

Que... par l'humanisation de notre vie commune dans un milieu régénéré par le travail, nous parvenions au contraire à toucher, ne serait-ce que partiellement, cette harmonie, cet équilibre, qui refoulent les tendances mauvaises et exaltent ce qu'il y a de meilleur en l'individu.

C'est à rétablir la dignité, la royauté du travail que vous devez vous employer. Tout le reste vous sera donné par surcroît.

Célestin Freinet, *La Bonté et l'amour*, l'éducation du travail